

Le renversement praxéologique, ou l'intelligence du Renard

Denis VERNANT*

L'usage du langage est le propre de l'Homme (et des animaux de la fable). Longtemps, le langage fut considéré comme le simple véhicule d'une pensée autonome. Aujourd'hui, il acquiert une fonction cognitive et une densité propre. La question devient alors celle de son rapport à l'action. Action communicationnelle que constitue sa mise en discours, mais aussi action extra-langagière qui met en jeu les relations des interlocuteurs entre eux ainsi que leurs rapports au monde qu'ils construisent ensemble.

1 LA RUPTURE INITIALE

On date généralement la rupture avec la philosophie subjectiviste et représentationnelle cartésienne du début du XX^e siècle¹. Et l'on caractérise l'*épistémè* nouvelle précisément par l'avènement du langage dans sa positivité, sa puissance cognitive et sa complexité symbolique.

1.1 Le « tournant langagier »

Avec l'invention de la logique formelle par Frege et Russell, le langage devint un outil de savoir. On disposa enfin avec les calculs des propositions, des prédicats et des relations du moyen de rendre compte

* Laboratoire *Philosophie, Langages & Cognition*, Université de Grenoble.

¹. Sur ce changement épistémique, cf. Denis Vernant, *Introduction à la philosophie contemporaine du langage*, Paris, Armand Colin, 2010, Introduction, p. 7-24.

rigoureusement des procédures rationnelles d'inférence déductive. Outre ses conséquences technologiques cruciales (l'invention de l'ordinateur et de l'Intelligence Artificielle) cette novation fournit la possibilité d'une conceptualisation et d'une analyse précise des problèmes. Il en résulta en particulier en philosophie une appréhension langagière des questions et leur traitement méthodique donnant naissance à la philosophie analytique et, plus généralement, au développement de la philosophie du langage.

Parallèlement, le langage devint objet de science. La linguistique saussurienne, définissant la langue comme système de signes, ouvrit un nouveau champ de recherche qui conduisit aux « sciences du langage ». Plus encore, elle fournit le modèle structural qui donna naissance aux « sciences de l'Homme » chargées d'élaborer les « grammaires » gouvernant les différentes pratiques symboliques de l'Homme.

1.2 L'approche pragmatique

Par delà l'étude des langages artificiels des logiques, des langues naturelles des linguistiques, des pratiques symboliques des sciences de l'Homme, nous importe la constitution d'un objet nouveau : le *discours* comme mise en acte du langage et, partant, l'avènement d'une interdiscipline nouvelle : la *pragmatique*.

Issue de l'approche pragmatiste de Peirce, la pragmatique fut caractérisée par Morris comme l'usage expressif du discours par le locuteur à des fins d'interaction sociale. A l'aube des années soixante, John-Langshaw Austin, procédant à une description minutieuse de l'usage de l'anglais, esquissa la théorie des actes de discours². Mais aussi bien chez son fondateur que chez ses successeurs, cette théorie souffrit d'un défaut majeur : l'exclusion de la dimension interactionnelle de toute énonciation effective. Déjà Martin Buber dans une perspective spiritualiste, puis Mikhaïl Bakhtine dans un contexte sociologique avaient insisté sur le caractère fondamentalement relationnel et dialogique de tout usage de la langue. S'ouvrit alors une *problématique dialogique* suivie aussi bien par le second Wittgenstein avec ses jeux de langage, que par Emile Benveniste avec la structuration dialogique du discours ou Francis Jacques avec son espace logique de l'interlocution.

Dès lors, il ne suffisait pas de cerner les actes de discours proposés par le locuteur, mais de dégager le processus interactionnel par lequel locuteur et allocataire s'entendaient pour construire ensemble des

². Cf. *Quand dire, c'est faire*, trad. fr. par G. Lane, Seuil, Points, Paris, 1991.

interactes et coopérer pour faire progresser leur *activité dialogique conjointe*³.

1.3 Le paradigme actionnel

S'imposa alors une étude des procédures d'interactions langagières dans leur dimension d'échange dialogique. Mais pouvait-on en rester là ? On comprendra aisément que l'analyse des activités communicationnelles supposait en dernière instance le recours à une théorie générale de l'action. Frege, introduisant dès 1917 le concept cardinal de force assertive, définit l'assertion comme l'expression d'un *acte* de jugement :

Si le jugement est un acte, il se produit à un moment déterminé, il appartient ensuite au passé. Un acte comporte un acteur, et l'acte n'est pas entièrement connu si l'acteur n'est pas connu⁴.

Wittgenstein subordonna les jeux de langage à des activités sociales inscrites dans des formes de vie.⁵ Et Austin fut parfaitement conscient qu'une théorie des actes de discours doit être subordonnée à une théorie générale de l'action :

Reste une objection à nos actes illocutoires et perlocutoires, selon laquelle la notion d'acte n'est pas claire. Nous y répondons par une théorie générale de l'action⁶.

Ainsi toute pragmatique doit être entée sur une *praxéologie* telle celle inventée à l'aube du XXI^e siècle par Alfred Espinas et développée par Tadeusz Kotarbinski. Comment rendre compte du caractère processuel, imprévisible et créatif du dialogue effectif sans faire appel au concept d'*action conjointe* ? Et comment ne pas y voir une *activité coopérative* qui, définie de façon bipolaire par Kotarbinski⁷, peut aussi

³. Sur cette approche dialogique, cf. Denis Vernant, *op. cit.*, chap. 3, § 6, p. 128-135.

⁴. *Écrits logiques et philosophiques*, trad. fr. Cl. Imbert, Paris, Seuil, 1971, *Recherches logiques, La négation*, p. 205, note 1.

⁵. Cf. le fameux § 23 des *Investigations philosophiques*, Gallimard, Coll.Tel, Paris, 1989 : « Le mot "jeu de langage" doit faire ressortir ici que le parler du langage fait partie d'une activité ou d'une forme de vie ».

⁶. *Quand dire, c'est faire*, p. 117.

⁷. Cf. le chapitre 7 du *Traité du travail efficace*, (1953), trad. coordonnée par Jean-Luc Dumont, P.U. Franche-Comté, 2007.

bien engendrer des dialogues aboutissant à un accord que des débats conflictuelles⁸.

2 PRAGMATIQUE/PRAXEOLOGIQUE

Dès lors que l'on s'émancipait de la tradition représentationnelle, le *paradigme actionnel* s'imposait. Mais il restait à concevoir clairement les rapports entre pragmatique et praxéologie.

2.1 La clôture communicationnelle

La réponse généralement adoptée par les philosophes du langage et de la communication consista, *no lens volens*, à reconnaître un niveau praxéologique d'analyse tout en prenant bien soin de le séparer du niveau proprement pragmatique et communicationnel. Cette stratégie, foncièrement idéaliste, conduisit à un triple clivage entre philosophie et sciences de l'Homme ; personne et individu ; communication et activité mondaine. Prenons rapidement quelques exemples.

2.1.1 Philosophie/Sciences de l'Homme

Les philosophes du dialogue et de la communication prétendent assurer l'*autonomie* de leur approche pragmatique en adoptant une posture transcendantale consistant à chercher les conditions *a priori* de toute communicabilité. L'héritage kantien est alors diversement assumé et le statut du transcendantal varie. Mais l'objectif stratégique est de maintenir une coupure salvatrice entre la philosophie et les apports des récentes Sciences de l'Homme et de la Société. Pour exemple, Habermas tenta de refonder de façon procédurale et dialogique la raison pure pratique kantienne en proposant un transcendantal *historicisé* qui lui permettrait d'assurer le statut proprement philosophique de sa recherche. La prétention à l'autonomie demeure une caractéristique principale de la philosophie idéaliste⁹.

⁸. Sur l'approche praxéologique du dialogue, cf. notre article « De la pragmatique à la praxéologie », *Penser & Agir*, Victor Alexandre éd. Paris, Éd. le manuscrit, 2009, p. 299-346.

⁹. Sur cette prétention comme stratégie de distinction, cf. l'analyse du langage de Heidegger par Bourdieu dans *Ce que parler veut dire, l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, partie III, chap.1, p. 167-205.

2.1.2 *Personne/individu*

Le deuxième clivage consiste à distinguer le plus nettement possible la personne, sujet philosophique du dialogue, de l'individu qui n'en est que le support contingent. Un tel clivage est déjà présent chez Martin Buber. On le retrouve par exemple de façon très claire chez Francis Jacques qui considère que l'individu n'est que le substrat matériel de la personne qui se co-constitue dans et par l'activité dialogique. D'où la métaphore du puzzle :

De même qu'il serait absurde de rendre compte de la structure de l'image à partir du découpage des fragments matériels, il serait dépourvu de sens de rendre compte des rapports spécifiques entre les personnes à partir des rapports entre les individus¹⁰.

2.1.3 *Agir communicationnel/Agir stratégique*

Enfin, le troisième clivage consiste à séparer le plus nettement possible l'activité dialogique des personnes de ses enjeux contingents. La forme la plus éloquente en est la scission habermassienne entre agir communicationnel et agir stratégique. S'inscrivant dans une « situation idéale de dialogue », l'agir communicationnel ne peut produire ses effets salutaires et conduire à un *consensus* final que s'il s'émancipe des contraintes subsidiaires et des intérêts subalternes de l'agir stratégique. Le dialogue devrait s'instaurer entre purs philosophes, agents rationnels libérés des viles contraintes domestiques.

Toute prise en compte des besoins, désirs, intérêts et différences individuelles relèverait de la manipulation. Inutile d'insister sur le caractère éthéré et foncièrement idéologique de l'« éthique de la discussion » qui peut résulter d'une telle théorie¹¹.

2.2 *Le renversement praxéologique*

On aura compris que nous proposons d'opposer à cette approche idéaliste un *renversement praxéologique* consistant à subordonner l'approche pragmatique à ses déterminants praxéologiques.

Au plan théorique, un tel renversement avait été anticipé par Léo Apostel qui, à l'époque concevait la praxéologie en termes structurels :

D'une part, la syntaxe présuppose la pragmatique, d'autre part la sémantique présuppose, elle aussi, la pragmatique tandis que la

¹⁰. *Différence et Subjectivité*, Paris, Aubier, 1982, chap. III, p. 151.

¹¹. Cf. notre article : « Dialogue & praxis, le cas Habermas », *Langage & politique*, B. Geay & B. Ambroise édts. Paris, PUF, CURAPP, 2010.

pragmatique elle-même présuppose une théorie générale de l'action ou praxéologie /qui/ peut et doit être structurelle¹².

3. LE PRIMAT PRAXEOLOGIQUE

Il reste maintenant à préciser les modalités d'un tel renversement. Nous le ferons aux deux niveaux : de la signification des énonciations et du processus dialogique lui-même.

3.1 Signification & sens

Si la *signification* des *énoncés* relève de la sémantique et des données lexicales et grammaticales, celle des *énonciations* assumées par le locuteur vis-à-vis d'un allocataire spécifié en une situation particulière dépend de leur utilisation dans un jeu de langage déterminé ainsi que du *sens* et de la *finalité* qu'elles prennent dans la forme de vie qui le conditionne. Dans une perspective représentationnelle, l'on peut toujours donner une définition verbale du vocable de chaise telle « Siège à dossier et sans bras »¹³, mais pareille définition constitue une pure abstraction ne rendant aucun compte des multiples usages possibles de l'objet en question, des potentialités d'action qu'il autorise ainsi que de la finalité que peut acquérir cet objet dans une situation déterminée pour des interlocuteurs ayant à résoudre un problème particulier :

L'enfant n'apprend pas qu'il y a des livres, qu'il y a des sièges, *etc.*, mais il apprend à aller chercher des livres, à s'asseoir sur un siège¹⁴.

Opérant un renversement praxéologique, il s'agit alors de subordonner le jeu sémantique de la signification au sens et à la finalité actionnels que le vocable, l'énonciation prennent dans un jeu gouverné par des objectifs et des modes d'action négociés conjointement. Dès lors « Le sens de la proposition dépend du reste de nos actions »¹⁵ et, *in*

¹². « Syntaxe, sémantique et pragmatique », *Logique et connaissance scientifique*, J. Piaget éd., Paris, La Pléiade, 1969, p. 295.

¹³. *Le Petit Robert*.

¹⁴. Wittgenstein, *De la certitude*, § 476, p. 115. Dans *Sein und Zeit*, Heidegger précise aussi que le Dasein instaure un rapport d'ustensilité aux objets de son monde ambiant (cf. Première section, chap. 3), mais c'est pour ensuite condamner la banalité quotidienne au nom d'une morale fondée sur une onto-théologie (cf. section 2, chap. 4).

¹⁵. *Ibidem*, § 229, p. 70.

fine, « Le terme, c'est notre *action* qui se trouve à la base du jeu de langage »¹⁶.

3.2 Définition opératoire du dialogue

Sens et finalité des énonciations ne prennent vie que dans et par un jeu dialogique auquel coopèrent les interlocuteurs. Il convient alors de construire une définition opératoire du dialogue qui rende compte de son efficacité privée et publique. Là encore, il importe de briser les clivages posés par l'approche idéaliste de la communication en opérant un nouveau renversement consistant à affirmer le caractère foncièrement *hétéronome* du dialogue¹⁷.

Toute interaction langagière (verbale, gestuelle, posturale, *etc.*) constitue un processus ouvert et créatif au cours duquel locuteur et allocutaire négocient le sens et la référence de leurs énonciations et construisent ensemble une image du monde partagée. Mais cette interaction est hétéronome en ce qu'elle répond à des finalités transactionnelles. Elle dépend à la fois d'une transaction intersubjective au cours de laquelle les interlocuteurs se reconnaissent mutuellement (dimension psychologique (profil), sociologique (faces) et institutionnelle (places)) et d'une transaction intramondaine au cours de laquelle les agents partagent la même situation, identifient ensemble un problème et coopèrent pour lui apporter solution en construisant un monde commun.

3.3 Les déterminants transactionnels

Admettre le primat praxéologique conduit à centrer le procès dialogique sur son cœur transactionnel. Dès lors, les stratégies interactionnelles doivent être décryptées à la lumière des données transactionnelles qui pèsent sur le dialogue. L'analyse de ces données peut être plus ou moins raffinée. Sans entrer dans les détails, nous distinguerons ici la situation partagée (l'espace & le temps), les statuts des co-agents et leurs relations ; leurs actions et états ; les objets valant comme outils, moyens ou enjeux d'action.

Voyons cela sur un exemple emprunté au célèbre fabuliste champenois La Fontaine.

¹⁶. *Ibidem*, § 204, p. 68 (Wittgenstein souligne).

¹⁷. Pour une définition du dialogue, cf. notre *Du Discours à l'action, Études pragmatiques*, Paris, PUF, Coll. Formes sémiotiques, 1997, chap. V, p. 87-107.

4 L'EXEMPLE DU CORBEAU ET LE RENARD

Notre but ici n'est bien évidemment pas de faire une étude de la fable pour elle-même, mais de la prendre pour exemple paradigmatique d'un jeu relationnel entre interaction et transaction manifestant clairement la subordination de l'échange dialogique à ses conditions praxéologiques d'exercice¹⁸.

4.1 *La transaction initiale*

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
 Tenait en son bec un fromage.
 Maître Renard, par l'odeur alléché,
 Lui tint à peu près ce langage :

Dès l'abord, est brossée, sur le mode du récit au passé, la situation. Le Corbeau est dans une position dominante : perché, il jouit de sa possession de l'objet naturel du désir : le fromage. En outre, le fromage, non consommé, est exhibé comme un *trophée* et fonctionne comme l'emblème de son prestige dans l'ordre naturel. Le Renard, dans une posture inférieure, ne reçoit que l'odeur du fromage et subit sa vue provocante. La faim lui impose l'action. Disposant de la parole selon la convention de la fable, l'animal n'a d'autre choix que d'inaugurer une interaction langagière. Si le Corbeau, tout à sa satisfaction naturelle, « tient en son bec » le fromage ; le Renard, figure éminente de la culture, « tient » un discours. L'un détient, l'autre désire ; l'un jouit, l'autre n'a d'autre recours que la parole.

¹⁸. Mentionnons seulement les analyses les plus proches de la nôtre : Georges & Christine Maurand, *Lire La Fontaine*, Colloques d'Albi Langages et Signification, L'Union, 1992 ; Louis Marin, « La Bête, l'animal parlant et l'Homme. Ou la rencontre du Renard et du corbeau », *Traverses*, Paris, Ed. de Minuit, n° 8, mai 1977, p. 36-47.

ANALYSE DE LA SITUATION INITIALE

Agents :	Corbeau	Renard
Espace :	Haut	Bas
Temps :	Imperfectif	Perfectif
Actions :	Muet	Parle
États 1 :	Possède	Désire
Objets 1 :	Fromage	Fumet
États 2 :	Désire	Possède
Objets 2 :	Trophée	Discours ¹⁹
Statut :	Nature	Culture.

La première phase de la fable s'avère ainsi *transactionnelle*. Les rapports « intersubjectifs »²⁰ des agents sont symétriquement opposés. Et la relation intramondaine va du Corbeau qui possède le fromage au Renard qui en subit et la vision et l'odeur : deux indices marquant cruellement son manque. Le but du Renard est alors d'inverser le rapport transactionnel. Le Corbeau étant hors d'atteinte, il ne peut le faire que par une stratégie interactionnelle de communication. À l'appel du signal que constitue le fumet vont répondre les signes d'une interaction langagière visant à exploiter habilement le désir de reconnaissance du corbeau dont l'ostension du fromage comme trophée est l'indice.

4.2 L'interaction cruciale

« Hé ! bonjour, Monsieur du Corbeau.
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois. »

Au récit rapporté au passé, succède le discours au présent, en acte. L'interjection initiale ouvre une phase phatique d'interpellation ponctuée par une formule de politesse. Le Renard donne du

¹⁹. Toute la stratégie manipulatrice du Renard se fonde sur le fait que si le Corbeau possède le fromage, il désire ce que seul le Renard a : la reconnaissance culturelle. D'où le piège de la thématique esthétique.

²⁰. Selon la convention de la fable, les deux protagonistes sont des « Maîtres » en ce qu'ils maîtrisent l'usage de la langue. On verra que seul Goupil sait utiliser ce langage comme outil de pouvoir.

« Monsieur » à un corbeau qui n'a *a priori* aucune raison de sortir de sa position naturelle de possession. Il l'instaure d'abord comme interlocuteur²¹ et peut ensuite inaugurer une stratégie de séduction en enchaînant immédiatement deux exclamatifs pour témoigner de la beauté de l'animal²². Pragmatiquement, ces actes expressifs sont conditionnés par la sincérité du locuteur. Finement, le Renard explicite une telle condition : « sans mentir ». Il peut ensuite tendre son piège par un raisonnement en *modus ponens* de la forme :

$$(p = q) \rightarrow r$$

Le défi proposé est alors pour le Corbeau, admettant p qui porte sur son plumage, de prouver q , c'est-à-dire la beauté égale de son ramage. Auquel cas, on pourra, mieux on devra logiquement en déduire *nécessairement* qu'il est le Phénix²³. Le ressort du piège s'appuie sur la vanité insondable du Corbeau et son désir de reconnaissance. La manipulation est grossière : chacun sait que le plumage noir, exempt de tout autre couleur du Corbeau est loin d'être d'une beauté insigne. Il en va de même pour son ramage qui se résume à un croassement lugubre. À cela s'ajoute, suprême ironie, le fait que le Phénix se caractérise précisément par son silence impérieux ! La tromperie du Renard est manifeste et son témoignage d'admiration hyperbolique. Mais le corbeau y succombe en raison de sa stupidité et de sa prétention.

La sincérité du Renard étant admise, la proposition p est assumée par le Corbeau qui n'a plus d'autre solution que de prouver par ses actes q . L'interpellation requiert une *interaction langagière*. Pour prouver qu'il est le Phénix, le Roi de la forêt, le corbeau doit *répondre* à son courtisan²⁴. Sortant de l'état de nature, il doit se constituer comme interlocuteur.

²¹. C'est la phase de transaction intersubjective par laquelle les agents se co-constituent comme interlocuteurs.

²². À noter que le premier a un verbe fort (« est ») et un qualificatif faible (« joli »), le second l'inverse (« semble »/« beau »). Il s'agit d'un dispositif pragmatique pour en venir à garantir la force illocutoire de l'acte expressif par le remplissage de sa condition de sincérité.

²³. Rappelons que le *modus ponens* permet, ayant admis l'antécédent d'en inférer le conséquent. Comme p est accepté d'emblée, il reste au Corbeau à faire la preuve de q pour que $p = q$ soit admise et que l'on en déduise r .

²⁴. Nous ne développons pas ici la dimension de critique politique sous-jacente à la fable qui est à l'intention du Dauphin.

4.3 Interaction/transaction

À ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie :
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.

On attend donc que le Corbeau parle, plus précisément *chante* pour prouver que son ramage égale son plumage supposé magnifique.

Dans son insondable bêtise²⁵, le Corbeau réagit immédiatement pour relever le défi esthétique. Sa joie témoigne de ce que son désir de reconnaissance est comblé. Le piège peut se refermer.

Est-il alors question de chant, de voix ? Aucunement, mais d'ouverture de bec ! La prétention culturelle est reconduite brutalement à ses conditions naturelles indépassables.²⁶ Pour chanter, il faut ouvrir la bouche. Le même organe assure *alternativement* la phonation sociale et la manducation vitale. Oubliant cette loi naturelle, le Corbeau perd tout. Ouvrant le bec, il ne peut pas ne pas, par conséquence non plus logique mais *praxéologique*, faire tomber le fromage qu'il tenait. L'interaction langagière est reconduite à la transaction intramondaine qui la conditionne.

4.4 Transaction/interaction

Le Renard s'en saisit, et dit : « Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

À l'action du Corbeau répond celle du Renard qui s'empare immédiatement du fromage. L'un le laisse tomber, l'autre s'en saisit²⁷. Ayant réussi son coup, le Renard aurait pu se retirer pour déguster sa prise. Tout au contraire, il reprend la parole pour donner une leçon au pauvre Corbeau. Car le véritable pouvoir naturel n'est pas dans la consommation, mais dans la possession qui autorise la possibilité de la consommation future. Ce pouvoir assuré, le Goupil conforte sa domination culturelle en terminant par une interaction langagière.

²⁵. Au sens littéral. Bien que doué de parole (toutefois toujours rapportée en style indirect), le corbeau ne parvient pas à sortir de sa bestialité naturelle.

²⁶. Cela est marqué par les rimes « voix/proie » faisant d'ailleurs écho inversé à « fromage/langage » du début.

²⁷. À remarquer la succession des sens mobilisés : l'odeur, la vue d'abord, puis comme enjeu esthétique l'ouïe, pour finir sur le sens le plus praxéologique : le toucher, la préhension.

Condescendant²⁸, mais aussi honnête, il dévoile au Corbeau sa stratégie interactionnelle de séduction sur laquelle se fonde sa survie transactionnelle : tout flatteur vit de sa parole séductrice.

4.5 Interaction

Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »
Le Corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Le Renard termine en imposant l'équivalence entre sa dernière interaction et la transaction précédente, entre leçon et fromage. Cet échange est légitime dans la mesure exacte où le Renard *apprend par les faits* au Corbeau une vérité praxéologiquement déterminante. La stratégie interactionnelle de manipulation du Renard se clôt sur le dévoilement salutaire de son efficacité transactionnelle.

Le distique final indique, de nouveau sur le mode indirect, que le Corbeau entérine, après coup, la leçon du Renard non par un discours articulé, mais par un simple juron. Il n'a pas gagné la reconnaissance sociale qu'il cherchait et a perdu le bien matériel qu'il possédait.

Au terme, la fable admet une construction en miroir qui d'une transaction initiale conduit à une interaction ayant pour fin d'obtenir une transaction cruciale : la chute du fromage qui, récupéré par le Renard, produit une interaction finale : la leçon admise comme prix de la dépossession. D'où la structure suivante : T, I, I/T x T/I, I = T²⁹.

5. CONCLUSION

On aura noté que la leçon du Renard ne relève pas de la transmission d'un savoir abstrait ou même de l'apprentissage verbal de la sentence praxéologique « Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute »,

²⁸. Le rapport intersubjectif s'inverse de « Monsieur du Corbeau » à « Mon bon Monsieur ».

²⁹. Cette construction en miroir qui s'articule autour du bec fermé/ouvert explique que la morale soit assurée par le Renard et non par le fabuliste. Goupil est la figure du pouvoir actionnel de la parole. Il est significatif qu'aussi bien dans la version d'Esopé que dans celle de Phèdre le Renard se contente de manger le fromage.

mais de son expérimentation effective. La leçon vient couronner la mise en pratique ! Là encore, le Renard, en bon pédagogue, vise l'efficacité³⁰.

Faisons nôtre la morale de la fable : la vérité des interactions, flatteuses ou non, ne réside pas en elles-mêmes comme ont voulu le faire croire les philosophes idéalistes de la communication et du dialogue, ni même dans leur seule efficacité, mais, plus fondamentalement, dans la dépendance des interactions langagières relativement aux modalités et aux finalités transactionnelles intersubjectives et intramondaines qui les conditionnent. D'où la nécessité d'un *renversement praxéologique* du processus d'analyse des dialogues.

S'il avait eu une once d'intelligence praxéologique, le Corbeau aurait dû comprendre pourquoi le Renard tenait tant à le faire chanter. Les mots prennent leur sens de leur finalité actionnelle.

— Non pas : « sans langage, nous ne pourrions nous comprendre mutuellement » — mais bien « sans langage, nous ne pourrions influencer d'autres personnes de telle ou telle manière ; nous ne pourrions construire des routes et des machines, etc. »³¹.



Illustration de Jean-Jacques Granville (1838)

³⁰. Les Maurand parlent pertinemment de « méthode active » (Goupil disciple de Freinet !), cf. *op. cit.* p. 60.

³¹. Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, § 491, p. 267.